



[Cliquez pour agrandir](#)

Le corps parlant: sur l'inconscient au XXIème siècle

X Congrès de l'AMP

Ouverture - Avril 25, 2016

Disponible en:

<https://www.congressoamp2016.com/pagina.phparea=13&pagina=308&lang=fr> >

Marcus André Vieira

Résumé

Ce que nous avons fait pour l'essentiel dans la préparation de ce Congrès a été d'essayer de capturer la singularité, le réel du corps parlant dans un vaste réseau d'écrits. Dans ce qui va suivre ces jours-ci, il se présente sous trois plans principaux : les témoignages de la passe, les cas cliniques et les présentations en plénière.

Bonjour à tous,

Au bord de notre Congrès, je vous demande de faire un petit pas en arrière afin que vous ayez une idée de la structure de ce qui va venir.

Je voudrais partir du point où la première idée de Rio a été lancée. Nous étions à Buenos Aires à l'Assemblée Générale il y a quatre ans. J. A. Miller m'a demandé: que pensez-vous de Rio pour 2016? Je l'ai répondu tout de suite: ce n'est pas une bonne idée, nous aurons les Jeux Olympiques trois mois après, la ville sera entièrement en travaux. Ceci dit, j'ai dit non à mes démons obsessionnels (avec l'aide de collègues à mon côté qui me disaient qu'au contraire c'était «le» bon moment). En quelques minutes je disais à Miller que "oui", que ce c'était le moment pour le Brésil et pour Rio d'accueillir notre plus grande rencontre, il a soumis l'idée au Conseil de l'AMP et nous voilà ici.

Si je reviens à ce moment-là c'est parce que depuis l'ambiance du pays a beaucoup changée. Nous étions à l'époque, peut-être pour la première fois à entrevoir ce qui n'avait jamais semblé possible: un horizon de prospérité, celui de l'arrivée de millions de pauvres à une vie avec un minimum de dignité, de la promesse d'une réduction de l'inégalité dans laquelle nous vivons. Aujourd'hui, le Brésil semble avoir fait une révolution à l'envers, le pays semble ouvrir des fossés et élever des murs toujours plus élevés. On ne peut pas dire que les choses se passent bien autrement de l'autre côté de l'Atlantique en termes de ségrégation d'inégalité, avec une violence tragique et des murs qui ne font que grimper. Tout indique un changement en cours qui ne sera pas forcément le mieux. Nous devons être attentifs pour estimer dans quelle mesure la psychanalyse saura y jouer le rôle qu'elle mérite.

Eh bien, que ce soit dans un moment ou dans l'autre nous avons travaillé sans cesse pour la psychanalyse, dans le sens de ce qu'elle rend possible: une sensibilité très particulière à la singularité et la possibilité d'une vie plus proche de la contingence et des surprises plutôt que de l'empire de la sécurité et de ses murs.

Pendant tout le temps de préparation de ce Congrès je ne cessait de m'étonner comme nous sommes capables de nous improviser dans des divers lieux et fonctions. L'équipe du Sofitel, nos hôtes, après avoir pris du temps pour comprendre que nous étions des psychanalystes et non des producteurs et que nous ne faisons pas d'argent avec, mais au contraire que l'on payait notre inscription, a fini pour nous prendre comme un cas à étudier, nous sommes un *case*, un cas clinique de la mentalité des entreprises.

Si aujourd'hui reste le bon moment c'est parce que nous l'avons fait, en changeant la roue pendant que la voiture roulait. Oui, nous sommes une multitude flexible. Nous ne sommes, pourtant, pas la masse rêvée par Antonio Negri car notre travail est convergent, orienté.

J'ai vu comme on a travaillé le vecteur lancée par J. A. Miller en 2014 avec joie dans cette communauté constitué aujourd'hui par plus de 1800 membres ainsi que des non-membres qui partagent notre orientation et qui sont ici presque six cents. Il est un honneur et un plaisir de vous accueillir à l'École Brésilienne de Psychanalyse, représentée dans cette ville pour sa Section Rio, à qui nous devons tous un accueil et un soutien immense.

Les membres de l'AMP sont reconnaissables par leur activisme. Il y a encore beaucoup de militants dans le monde, mais nous sommes peut-être uniques du fait que notre cause n'est pas déterminée et s'articule à un savoir non-su, précaire, comme c'est le cas dans chaque analyse.

Beaucoup a été fait dans ces deux années sur le plan épistémique, mais l'incidence de ce savoir est impondérable. Une amie m'a dit récemment: la difficulté des thèmes et des textes ne me dérange plus, je sais que ce n'est qu'après le Congrès que j'arrive à comprendre de quoi il s'agit. Ce n'est pas tout le monde qui comprendra le thème à posteriori comme mon amie. Le savoir qui compte, le détail qui va faire basculer notre corps de savoir se présente dans la contingence, pour chacun à sa manière et à son temps.

En ce qui concerne notre communauté, par contre, il se présente aujourd'hui et maintenant l'occasion de soutenir le pari de déplacer un des fondements de notre pratique, l'inconscient.

I

Lacan nous a appris à compter sur les pouvoirs de la parole pour garder le vif de la découverte freudienne de l'inconscient. Aujourd'hui, il s'agit de faire le même dans la perspective du corps parlant, ce qui n'est pas nécessairement le corps qui est parlé ou qui parle.

Peut-être, à la fin de ce Congrès, nous saurons plus clairement ce que cela signifie et si nous avons été à l' hauteur du pari. Peut-être pas, mais en tout cas ce n'est pas difficile de voir comment ce pari vaut la peine. Nos jours sont ceux de la passion de l'image, certes, mais on ne supporte plus les excès auxquels cette passion nous conduit dans des manichéismes simplistes et des exigences d'adaptation aux idées reçues. Faire de la place à un "parlant" qui pourtant n'est pas de la parole, du moins n'est pas du discours,

qui n'a donc pas une image stable, ce n'est pas seulement jouer avec un paradoxe, cela peut nous aider.

Miser sur le corps parlant, c'est assumer que l'analyse rencontre un réel du corps autrement que comme silence. Mais aussi assumer qu'il n'y a pas seulement d'un côté la parole et de l'autre le silence. Là où le premier Wittgenstein aurait dit "de ce qu'on ne peut entendre on ne doit pas chercher à faire entendre", Arnaldo Antunes, un de nos meilleurs poètes et compositeurs, nous rappelle, avec Lacan, de ne pas oublier qu'il y a quelque chose entre le son et le silence: "le bruit de la glace qui fond, des cheveux qui poussent, de l'estomac à digérer le pain".

Notre pratique est menée par des choses comme ça. Ce sont des "épars desassortis" dans les mots de Lacan, des pièces détachées, pas seulement des fragments sonores, mais aussi des images, des odeurs, des étincelles et de la salive, comme les morceaux des vieux magazines du collage de Vik Muniz dans notre affiche. Ils peuvent à l'occasion s'enchaîner comme un discours. Comme dit J. A. Miller à propos du parlant du corps, ce n'est pas de la parole mais cela peut servir à parler. Il se peut alors que l'on n'arrive pas à les enchaîner et se présentent alors comme un véritable essaim de *madeleines* sans Proust.

Ors, s'il y a quelque chose qui fonctionne dans ce registre c'est le son. Il nous affecte toujours en même temps à l'extérieur et à l'intérieur du corps, car les ondes sonores font à la fois vibrer les organes de l'audition et le crâne (voir le corps entier). Nous entendons quoi que ce soit comme venant du dedans tout comme du dehors.

Il ne sert à rien donc de fermer nos oreilles, comme l'a souligné Lacan, pour nous séparer de la voix de l'Autre. Précisément pour cette raison, la séparation entre l'intérieur et l'extérieur du corps suppose que l'on fasse taire cette expérience intérieure de la voix pour ne garder, "objectivement" la voix qui est entendue de l'extérieur. Le curieux c'est que pour le faire on doit parler.

Un enfant mobilise dans son babillage, avant qu'il arrive à parler, un univers sonore d'une richesse qui ne rencontre pas en tant que tel, dans toute sa gamme, dans aucune des langues connues. C'est ce que rappelle Lacan en s'appuyant sur Jakobson. Après avoir appris à parler, l'enfant aura mis de côté cet excédent de langue qui ne rentre pas dans le discours, tout comme ce tant de vie qui ne rentrera pas dans le corps que l'on a. Pour faire de la place à ce parlant du corps qui ne rentre pas dans le corps de l'image Lacan va chercher les résonances de la parole, non seulement dans son niveau sémantique, mais aussi a-sémantique, du verbiage, la rumeur de la langue au sens de Barthes. Il s'agirait d'entendre exactement ce qui d'habitude on ne veut pas, comme, par exemple, ce que l'on s'efforce le plus à effacer dans l'apprentissage d'une langue étrangère, l'accent. Le terme de *lalangue* est forgé par Lacan pour épingle ce domaine diffus du timbre et de la lallation, pour mettre en évidence ce babillage original qui demeure entre les lignes du discours comme bégaiement inévitable.

II

Il faut se taire car la parole cache lalangue, mais se trahir ce n'est pas faire du silence, se taire pour le sens, faire vibrer lalangue pour Mais pour l'entendre il faut écrire. Non pas pour le transcrire, car il ne saurait s'écrire. Lacan, en introduisant ses formules de la sexualité proposait non pas d'écrire le rapport sexual, car justement il ne cesse de ne pas s'écrire. Il affirmait: "je cherche à cueillir la question sexuelle dans un *réseau d'écriture*".

C'est ce que nous avons fait en grande partie dans la préparation de ce Congrès il me semble. On a essayé de récolter la singularité du corps parlant dans un grand réseau d'écriture **pour la faire vibrer**. Il est présenté dans ce Congrès en trois plans: les témoignages, les cas et des présentations en plénière, sans oublier le rôle fondamental tenu par la parole de J. A. Miller à la fin.

Ce n'est peut-être pas un hasard que dans un congrès organisé par l'EBP très vouée à la pratique clinique, la Journée Clinique ait acquis une importance si accentuée en partant de la phrase de Miller: "faisons le pari que le parlêtre on l'analyse déjà, il nous reste à savoir le dire".

Notre journée clinique fait état de comme chacun dans sa pratique essaye d'accrocher la singularité sur un point particulier. On a reçu 246 textes, Elisa Alvarenga, notre coordinatrice les a lu tous, elle et les collègues qui ont participé à ce travail, de toutes les écoles, nous avons pu éprouver le sentiment que nous avons affaire, chacun à leur manière, avec ce parlant du corps et qui, dans l'espace que notre pratique il est quelque chose bien concrète qui peut changer une vie.

Dans les plénière, par contre, les mêmes thèmes de la clinique seront abordés par des collègues qui cherchent à les traduire de façon un peu plus universelle, sur le plan du concept.

Vous verrez que la passe sera tout le temps à l'ordre du jour. Comme «cas exemplaire», tel que le définit J. A. Miller, toute une existence est comprimée dans un témoignage ce qui ne rend ses lignes de force plus évidentes. On s'aperçoit nettement à quel nous sommes constitués des rencontres plus ou moins traumatiques avec l'Autre. On s'aperçoit aussi comme il y a une part de jouissance qui ne rentre pas dans ce processus même si elle en reste liée.

Lacan l'appelle *sinthome* car elle ne s'écoule pas docilement dans ces ravinelements de l'Autre que l'on appelle le fantasme. Elle dérange, agace, c'est du bruit et du bégaiement. En même temps elle reste liée à ces lignes de distributions de jouissance, cette incidence de la langue sur le vivant au point où Miller définira le *sinthome* comme une "écriture sauvage."

La langue le *sinthome* est donc cette jouissance singulière que l'on ne peut voir ou entendre, mais il a quelque chose à voir avec l'écriture. Elle nous fait parfois mal, mais parfois simplement brille dans les rainures de l'autre, comme le soleil dans les plaines de Sibérie selon l'apologue de Lacan.

III

Je voudrais évoquer pour conclure l'effet de ma rencontre, parmi tout ce que j'ai lu et entendu avec une phrase évoqué par Bernard Lecoer le volume *Scilicet* d'un autre congrès. Il s'agit d'une célèbre passage de Joe Bousquet, poète français bien connu qui est aussi à sa façon exemplaire.

Bousquet avait la particularité d'avoir été victime d'une bombe dans la première guerre à vingt et un ans qui lui a laissé tétraplégique. Cependant, il ne prend pas cet événement comme beaucoup auraient fait, comme un tragique accident coupant la ligne d'une vie. Il le vit comme un véritable événement en déclarant de façon apparemment absurde: «Ma blessure était là avant moi, je suis né pour l'incarner."

On ne peut pas avoir une idée de ce que cela signifie sans supposer que les accidents de la vie, le plus drastiques qu'ils puissent être, ne peuvent pas changer notre programme de jouissance, le ton fondamental de *lalangue* notre *sinthome*, l'événement de corps

qui nous jete dans la vie ce processus liée aux rencontres les plus inaugurales avec l'Autre. Les áleas de l'existence ne changent pas le *sinthome*, mais en produisant des grands bouleversement, des ruptures du tissu du fantasme, de la réalité, peuvent paradoxalement mettre le *sinthome* à vibrer avec plus d'intensité. On comprend pourquoi le sens commun dit que c'est dans l'adversité qu'on l'on connaît de quoi est fait quelqu'un, c'est quand ce quelque chose qui en nous est plus qu'en nous, comme se réfère Lacan, est plus que jamais présente. Le *sinthome* comme événement de corps dans une analyse est dans ce sens fort, la présentation du parlant du corps qui ne parle pas mais qui change le cours de la prose.

Impossible pour moi à ce point de ne pas me rappeler de *Candeia*. Antonio Candeia Filho a été l'un de nos plus grands auteurs de samba. Il était, pourtant, en même temps un flic truculent, qui dans une bagarre a reçu cinq coups de feu et est devenu paraplégique. Désorienté, éperdu est son très très beau samba *Preciso me encontrar*: "laisse-moi partir, partir à marcher jusqu'à me retrouver..." [deixe-me ir, preciso andar, vou por aí a procurar, rir para não chorar (...) diga que eu só vou voltar, depois de me encontrar". Ceci dit, il produira par la suite ses sambas les plus parfaits en changeant la donne et l'on y trouvera, par exemple, des vers comme "d'esclave je suis devenu roi" dans "Maintenant je sais qui je suis" dans *Agora sei quem sou*.

Bousquet et Candeia démontrent par l'extrême à quel point le *sinthome* peut s'opposer aux corps de tous les jours, celui que l'on reçoit du miroir de l'Autre. Puisque ce corps a été brisé, il leur a fallu improviser un autre à partir de leur *sinthome*. N'est-ce une autre façon de faire ce dont nous parle Miller, de faire de son *sinthome* un escabeau? De faire la jouissance du *sinthome* sonner le diapason de la vie qu'on mène? Avec ce que nous ne trouvons que dans la contingence, un bruit, une lueur, ils ont dû faire corps. Avec ce qui n'est que parlant, parole.

Que l'analyste soit celui qui est dans la ville à l'écoute du parlant du corps pour y lire les réponses subjectives à la jouissance inattendue du *sinthome*, quoi de plus désirer? Peut-être que ce corps du *sinthome*, corps de la contingence puisse nous aider à prendre autrement le célèbre diagnostic de Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*. Dans le chapitre à propos du développement de São Paulo il rappelait une formulation "méchante" en la faisant d'une certaine manière la sienne: l'Amérique serait allée de la barbarie à la décadence sans passer par la civilisation. Il est vrai que, comme chante Caetano, "ici, tout est en travaux et c'est déjà ruine" [aqui tudo é construção e já é ruína]. "Tout est garçon, jeune fille à la rue, tout est béton, viaduc hurlant à la lune». Mais n'est-ce pas là aussi l'espace majeure de la contingence, toujours à l'envers de la civilisation?



X^e Congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse

LE CORPS PARLANT

Sur l'inconscient au XXI^e siècle

25-28 avril 2016 • Hotel Sofitel - Copacabana, Rio de Janeiro